

Bernard Pitaud



Retraite spirituelle

SERVITEURS DU PEUPLE DE DIEU
UNE RETRAITE POUR LES PRÊTRES

Éditions  du Carmel

Depuis quelques décennies, la figure du prêtre a été malmenée, sa place contestée, sa vocation profonde interrogée.

Cette retraite est bienvenue, pour aider chaque prêtre à retrouver l'ancrage de sa vocation dans l'appel du Christ, à la suite des Douze apôtres. L'auteur, fort de sa longue expérience, nourrie par les évangiles et saint Paul, invite à retrouver tout le sel du sacerdoce, à méditer sur l'évolution du service pastoral, à la place des laïcs, à la bienveillance fraternelle entre prêtres.

Six jours pour fortifier le choix d'une vocation à être pleinement « serviteurs » du peuple de Dieu.

Bernard Pitaud est prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, ancien supérieur de la province de France. Il a été chargé d'enseignement en histoire de la spiritualité à l'Institut catholique de Paris. Auteur de plusieurs ouvrages, ses sujets de prédilection sont l'École française de spiritualité – Jean-Jacques Olier et l'histoire de la Compagnie –, les écrits de Madeleine Delbrél, le discernement et l'accompagnement spirituel.

Une collection qui vous accompagne dans votre

Retraite spirituelle



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'épreuve. L'évangéliste Jean a typé le doute de Thomas après la Résurrection de Jésus en en faisant le symbole du doute de tous les disciples. Car ils étaient bien tous les mêmes au fond, et ils l'ont pratiquement tous lâché au moment « crucial », sauf Jean, resté avec Marie. Et c'est peut-être pour cela qu'il croira le premier.

Mais il y a aussi cette ombre qui plane : « l'un de vous me trahira » a dit Jésus un jour, à l'approche de la Passion. Serait-ce moi Seigneur ? Léonard de Vinci, dans sa célèbre *Cène* de Milan, a merveilleusement traduit par le jeu des mains cette interrogation redoutable. Ils ne sont pas si sûrs d'eux que cela, et ils voudraient bien que Jésus les rassure. Dans ce tableau, l'institution de l'Eucharistie n'a pas l'air de les préoccuper beaucoup, mais plutôt la question, non pas sur Jésus, mais sur eux-mêmes. Depuis un certain temps, ils soupçonnent celui qui a parfois des sous-entendus étranges, celui auquel Jésus a confié la bourse, pas très fournie, mais qui semble intéressé par l'argent. Car il n'est pas très généreux ; manifestement, il n'aime pas les gestes gratuits.

Voilà ce groupe très hétéroclite, mais traversé en même temps par les mêmes mesquineries, les mêmes ambitions, les mêmes forfanteries (ils jouent les gros bras et les gardes du corps quand la foule se fait trop pressante et les enfants trop turbulents), et aussi les mêmes doutes. Ils se demandent parfois ce que cela leur rapporte, d'avoir tout quitté, leur famille, leur métier, pour le suivre. Pour l'instant, on ne peut pas dire qu'ils aient beaucoup touché les dividendes. Et quand ils se risquent à poser la question au Maître, ils obtiennent une réponse un peu énigmatique qui se termine par une promesse qui ne satisfait sans doute pas complètement leur besoin de résultats concrets et immédiats : « ... et en héritage, la vie éternelle ». Un peu

lointain et nuageux, n'est-ce pas ? Pour l'instant, un certain nombre de leurs compatriotes pensaient qu'ils avaient pris un gros risque en se mettant à l'école de ce Rabbi pas comme les autres, qui remettait tout en question, qui leur changeait la religion, mais qui n'était peut-être qu'un « doux rêveur », en tout cas qui ne semblait pas taillé pour faire partir les Romains de la Palestine. Il est vrai que les reconversions étaient assez faciles à l'époque ; ils pourraient reprendre leur travail.

Parfois, il était même carrément inquiétant : il parlait de souffrance, de mort, pour le Messie. Et cela suscitait des protestations et des dénégations à l'intérieur du groupe des disciples. Et comme ses réponses étaient plutôt cinglantes, tout le monde se taisait mais n'en pensait pas moins. Heureusement, il y avait ses miracles, et là, ils étaient fiers de lui ; et quand il guérissait, les disciples retrouvaient la confiance. Il leur arrivait même de s'y essayer, mais les résultats n'étaient pas vraiment spectaculaires. Il leur disait qu'ils manquaient de foi, que certains démons ne se chassaient que par la prière. Ils ne comprenaient pas bien ce que cela voulait dire.

Ainsi allaient-ils tantôt à travers la Judée et tantôt la Galilée, avec des hauts et des bas, des alternances d'enthousiasme et de découragement. Il est sûr que s'ils étaient encore là, c'était uniquement à cause de lui. Mais parfois, ils se mettaient à douter ; le groupe alors n'était pas loin de se désagréger. Mais Pierre les remettait en route : « Seigneur à qui irions-nous ? » Quand il se laissa prendre et quand il mourut sur la croix comme un pécheur, un criminel qui avait insulté Dieu, chacun était prêt à retourner chez lui, la honte au cœur, la déception au plus profond de lui-même ; ils seraient la risée de leurs amis, de leur famille. Toute leur vie, ils porteraient la marque de cette illusion, de ce rêve éveillé qui avait duré quasiment trois ans.

Nous nous reconnaissons assez bien dans les limites et les pauvretés de ces hommes. Il nous a rassemblés et nous lui faisons confiance, sinon nous ne serions pas là. Mais nous sommes nous aussi parfois saisis de craintes et de doutes. Avons-nous bien fait de tout lâcher pour partir à sa suite ? Alors que nous avons mis la main à la charrue, nous sommes parfois tentés de regarder en arrière. Tentés aussi de vouloir retirer tout de suite les bénéfices d'une entreprise qui n'a de sens que sur le long terme et par rapport à un avenir qui ne relève que de la foi. Il y a des moments où s'exacerbe le besoin de réussite, d'affection. Et il y a aussi les autres, mes « frères prêtres », plus ou moins supportables et toujours dissemblables. Et parmi eux, ceux qui, aujourd'hui, représentent quelque chose du visage de Jésus, son autorité. Le problème, c'est qu'il n'est plus là, physiquement. Il a beau avoir dit : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps », nous ne le voyons pas, et il est représenté par des hommes comme nous ; nous pensons que s'il était au milieu de nous, tout le monde s'inclinerait, et nous les premiers.

Les rencontres du Ressuscité

Le deuxième temps est beaucoup plus bref, condensé sur quelques semaines seulement. Soudain, tout s'était précipité : le Ressuscité leur était apparu, il leur avait donné à manger, il les avait envahis de sa paix. Ils étaient de nouveau rassemblés au cénacle. Ils ne se quitteraient plus désormais. Du moins, l'Esprit Saint qui allait leur être donné les garderait profondément unis, soudés, dans leur dispersion qui n'était plus celle de la peur ou de la déception, mais celle du dynamisme de l'annonce de l'Évangile.

Dans les rencontres du Ressuscité, il s'était passé quelque chose d'unique qu'ils ne comprenaient pas encore complètement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la vérité et dans la charité. Être dans la vérité, nous venons de le dire, suppose de ne pas s'aveugler devant la gravité des faits. Mais on n'a pas réglé le problème pour autant. De la conscience de l'horreur naît l'envie de rejeter le coupable, de le faire sortir du champ de nos préoccupations. Or, que nous le voulions ou non, nous en sommes solidaires et il ne nous lâchera plus. Ne serait-ce que par le soupçon jeté sur le clergé dans son ensemble. Des prêtres se sont fait insulter dans la rue par des gens qu'ils croisaient, simplement parce qu'ils étaient prêtres. Et il y a aussi ceux d'entre nous qui ont souffert du manque de confiance exprimé par des pères et mères de famille qui ne voulaient plus laisser partir leurs enfants en camp ou en retraite avec des prêtres ou qui craignaient de les envoyer au catéchisme. Serions-nous devenus suspects de perversion au point que nous devrions être mis sous surveillance uniquement parce que nous sommes prêtres ? Il est important que les chrétiens ne tombent pas dans ce genre de soupçon. Le choix du célibat n'est pas forcément le signe d'un refuge pour satisfaction de désirs inavouables. À nous aussi de le montrer. En tout cas, la solidarité commence là, dans cette humiliation qui nous atteint tous et qui réveille chez certaines personnes un vieil anticléricalisme que l'on avait pu croire endormi pour longtemps. D'autant plus qu'avec les abus, le cléricisme redevient l'ennemi. Accepter humblement cette solidarité qui nous éprouve et nous humilie est sans doute la première réaction spirituelle qui convienne dans cette situation. D'une part, les actes qu'un prêtre a commis entraînent un jugement négatif sur les autres prêtres, et nous savons bien que dans ce domaine, les arguments rationnels ont peu de poids dans l'instant sur l'opinion publique. Nous sommes donc solidaires même si nous ne le voulons pas. D'autre part, et d'une manière positive cette fois, il était notre frère à la fois par le baptême et par

l'ordination et il ne cesse pas de l'être parce qu'il a commis des actes honteux et inadmissibles ; et cela même si l'Église estime qu'il ne doit plus exercer son ministère, parce qu'il n'a plus de crédibilité ni de légitimité auprès des gens. Il ne faut jamais oublier non plus qu'un homme ne peut pas se réduire à ce qui est seulement un aspect de lui-même ; un aspect qui colore les autres certes, mais qui ne peut pas définir une personne. Celle-ci reste toujours un mystère qui échappe à toute définition.

Le pharisien et le publicain

Sur la base de cette solidarité et de cette fraternité, nous devons maintenant essayer d'aller un peu plus loin. Pour cela je vous propose de réécrire dans ce contexte la parabole du pharisien et du publicain : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était sain de corps et d'esprit ; l'autre n'était pas très à l'aise avec lui-même ; il avait des pulsions pas très claires dont il n'osait pas parler ; sa relation avec les autres n'était pas facile et on se méfiait un peu de lui. Le premier, debout, priait ainsi en lui-même : Seigneur, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme d'autres hommes qui ont des désirs impurs et même pervers, ou encore comme ce malheureux qui se tient au fond de l'église et dont les gens se méfient un peu. Moi, je suis parfaitement sain de corps et d'esprit et je suis pour toi un bon serviteur. Le second qui se tenait à distance ne voulait même pas lever les yeux vers le ciel se frappait la poitrine en disant : Seigneur, guéris-moi de ma pauvreté, de ma timidité, de cet imaginaire douteux qui m'habite parfois. Ô Dieu, prends pitié de moi. » On connaît la suite.

Bien sûr, telle quelle, cette parabole n'est pas adéquate pour rendre compte de la question que nous avons abordée et qui est trop complexe pour se laisser contenir dans quelques images

trop modestes pour l'exprimer totalement ; il va falloir la compléter par d'autres considérations. Elle n'est qu'une étape dans notre réflexion. Elle veut surtout nous inciter à nous garder du mépris. Si nous avons une bonne santé mentale, c'est que nous avons eu la chance de naître dans une famille où nous avons reçu suffisamment d'amour pour n'être pas en manque de ce point de vue et pour ne pas toujours être en quête de reconnaissance ou d'affection. Or sur ce plan, les inégalités entre nous sont très importantes. Sont-elles même mesurables, tant est grande la diversité et la complexité des histoires affectives des personnes ? Certains diront peut-être : j'ai connu beaucoup de problèmes dans ma famille et je ne suis pas devenu pédophile pour autant. Tant mieux pour vous, mais il suffit parfois d'une circonstance, d'un événement pour faire basculer les choses dans le sens de la perversité. Sommes-nous conscients que ceux qu'on désigne souvent comme des prédateurs (mot qu'il faudrait éviter tant il est méprisant, et tant il nous ramène au monde animal qui est justement étranger à cela) ont été d'abord eux-mêmes, pour un certain nombre du moins, des victimes dans leur enfance ? Par un de ces mécanismes étranges de la psychologie humaine, ils ont répété envers d'autres, par une sorte de mimétisme de la violence, ce qu'ils avaient subi eux-mêmes. Et ils ont ajouté la souffrance à la souffrance. Laissons à la psychiatrie le soin de démêler les mécanismes de la perversion. Ce n'est pas de notre compétence. Loin de nous aussi l'idée d'éliminer toute forme de responsabilité en mettant toutes ces personnes sous la contrainte des déterminismes. Il y a des seuils dans le domaine de la perversion ; il y a des états psychiques qu'on peut traiter, il y en a d'autres dont on peut seulement essayer de prévenir les manifestations. Il y a des pulsions irrésistibles, il y en a d'autres qu'un travail sur soi pourrait aider à maîtriser. Là encore seule la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième jour

Matin

À la recherche de notre identité

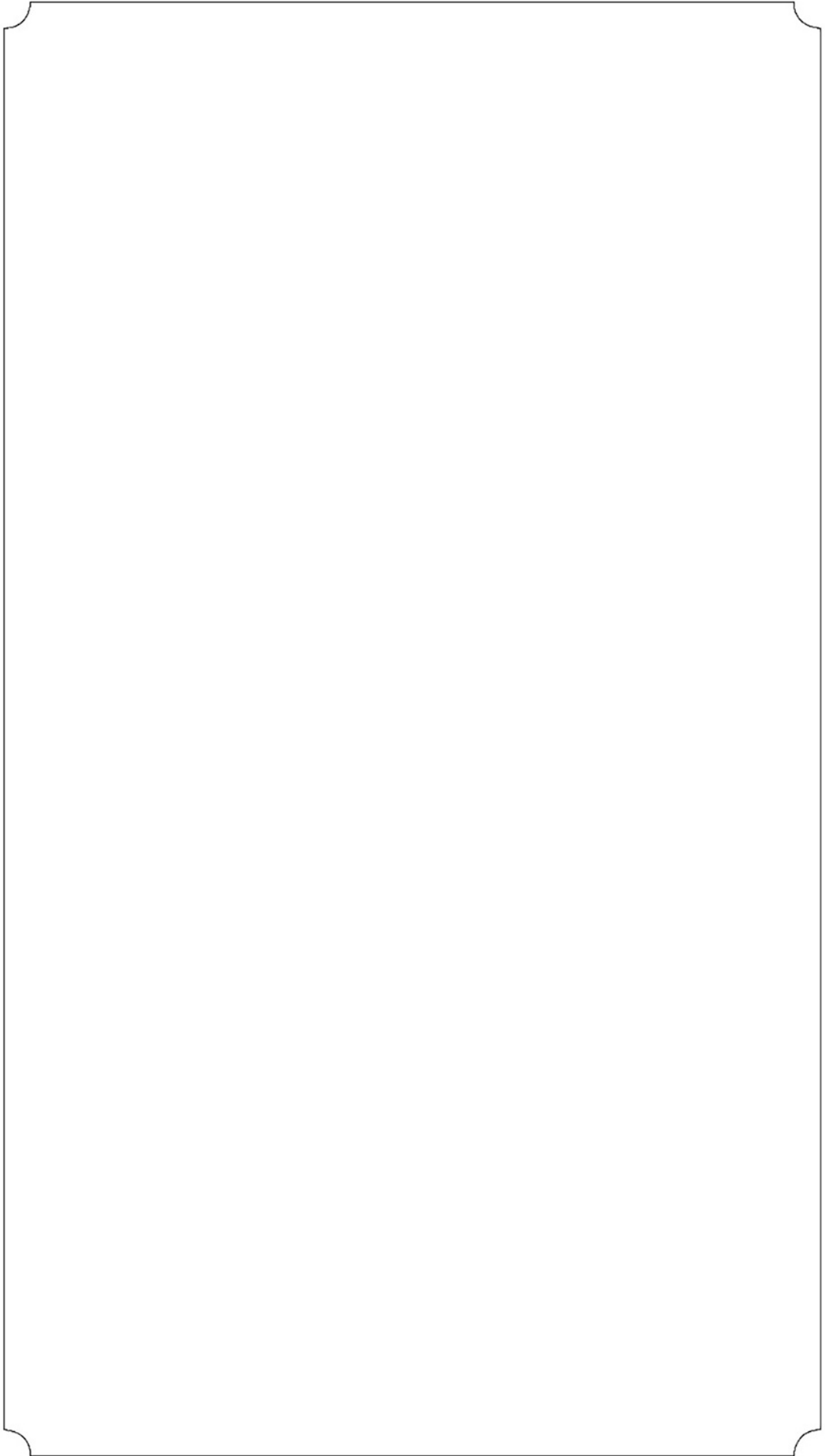
Un peu d'histoire récente

Dans les années 1960-1970, plusieurs facteurs, en particulier la chute des vocations et le déplacement amené par le Concile Vatican II dans la théologie du sacerdoce, provoquèrent des inquiétudes, des remises en question pastorales, et globalement toute une effervescence et tout un questionnement ; celui-ci n'était pas seulement de l'ordre de la recherche intellectuelle, mais il touchait à notre manière d'être prêtres dans les communautés chrétiennes dont nous avons la charge. Il s'agissait donc, comme on dit, d'un questionnement existentiel. Comme en toute période d'incertitude et de recherche, des maladresses furent commises. On entendit parfois des prêtres affirmer qu'ils étaient « les derniers des Mohicans », que désormais les laïcs allaient prendre en mains les destinées de l'Église et qu'il fallait leur laisser la place, qu'il n'y aurait plus de prêtres puisque les vocations s'effondraient, et qu'il ne fallait surtout plus appeler des jeunes à se diriger vers le ministère presbytéral, puisque c'était une voie de garage. À l'inverse, on vit des prêtres se durcir dans des positions déjà raides et autoritaires, décréter qu'ils étaient les chefs et qu'ils le resteraient et qu'ils ne changeraient rien à leur comportement antérieur. Ces extrêmes étaient relativement rares cependant ; ils impressionnaient les sensibilités plus qu'ils n'avaient une réelle influence en profondeur, et chacun servait plutôt de justificatif à la position opposée. Ils ne facilitaient certainement pas une réflexion paisible qui aurait permis de trouver une posture mieux ajustée aux changements qui étaient en train de se produire, tant sur le plan des relations à l'intérieur des

communautés que sur le plan de l'intelligence théologique des rapports entre sacerdoce des laïcs et sacerdoce des prêtres. Les excès qui se produisirent alors sont demeurés dans la mémoire collective, surtout de ceux qui ne les avaient pas vécus parce qu'ils étaient trop jeunes ou pas encore nés, et qui les ont simplement entendu raconter. Aujourd'hui, quand on n'est pas d'accord avec quelqu'un dont on trouve les positions trop avancées, on le traite facilement de soixante-huitard, ce qui évite d'accepter le dialogue avec lui, et ce qui fait sourire ceux qui ont vraiment vécu mai 1968 et les années qui ont suivi. C'est trop facile ! Inversement, on va traiter de traditionnaliste quelqu'un dont les comportements paraissent très classiques, avant même de le connaître et d'avoir cherché à le comprendre. Tant il est vrai que la recherche du dialogue et de la compréhension mutuelle n'est pas toujours notre vertu première.

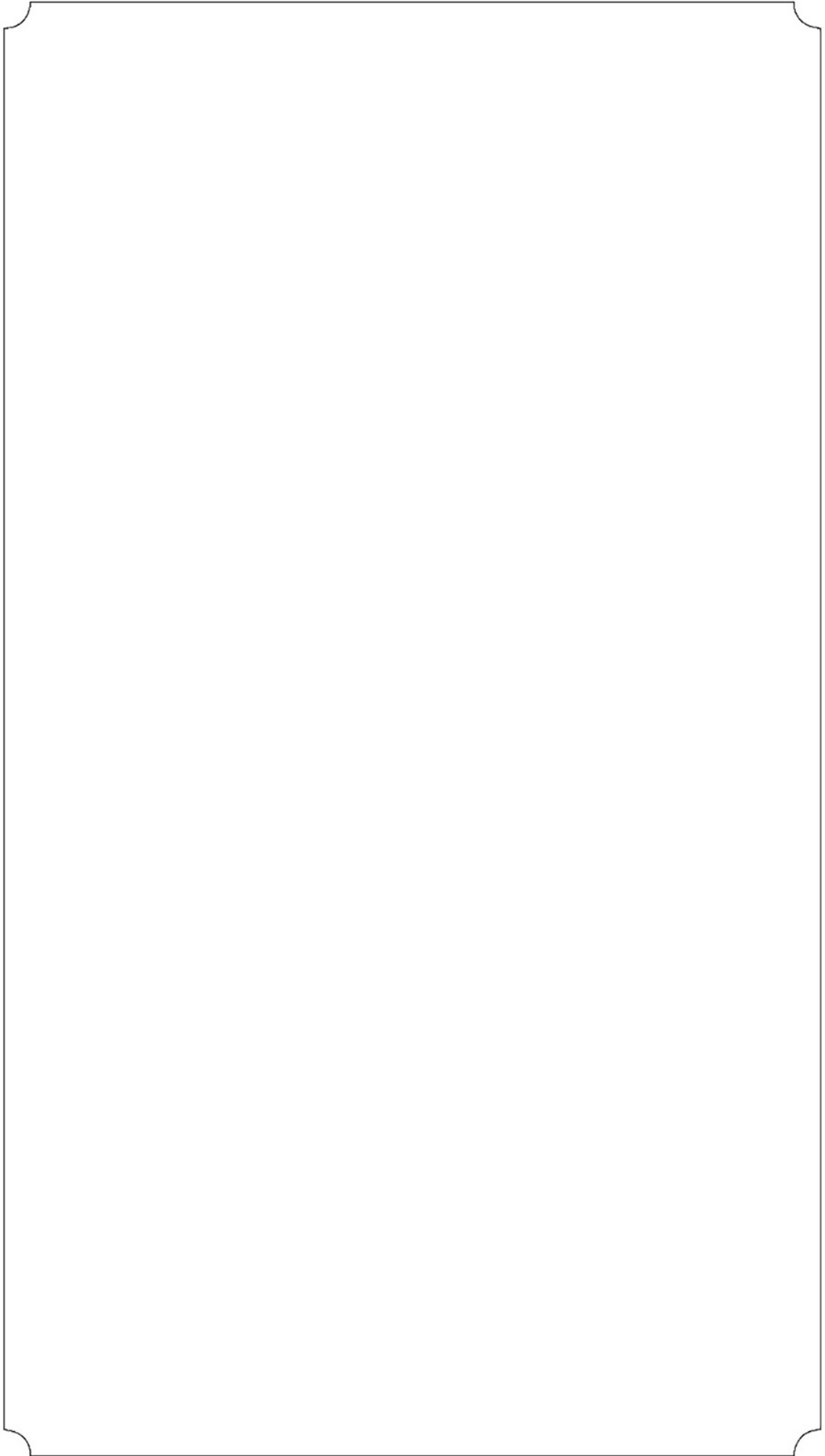
Ces positions extrêmes, assorties quelquefois de jugements péremptoires et de rejets peu fraternels, n'ont pas empêché, heureusement, un travail de fond de se réaliser : travail de réflexion sur l'évolution des situations pastorales et travail d'appropriation progressive des textes conciliaires. Ce qui frappait beaucoup durant toute cette période qui a suivi le Concile Vatican II, c'était, chez les prêtres surtout, l'incessant retour de la question : qu'est-ce qu'être prêtre ? On avait beau reprendre le texte du décret *Ministère et Vie des Prêtres*, montrer le changement de perspective qu'il impliquait, on sentait bien qu'une question comme celle-là ne se résout pas seulement sur le plan de l'intelligence théologique. En fait, elle cesse de se poser le jour où on a trouvé une manière de vivre et de travailler avec les laïcs qui satisfait tout le monde en permettant à chacun d'être soi-même ; une manière qui permet la mise en œuvre d'une théologie des rapports entre les deux sacerdoce conforme à ce que l'Église enseigne dans le respect de sa Tradition.

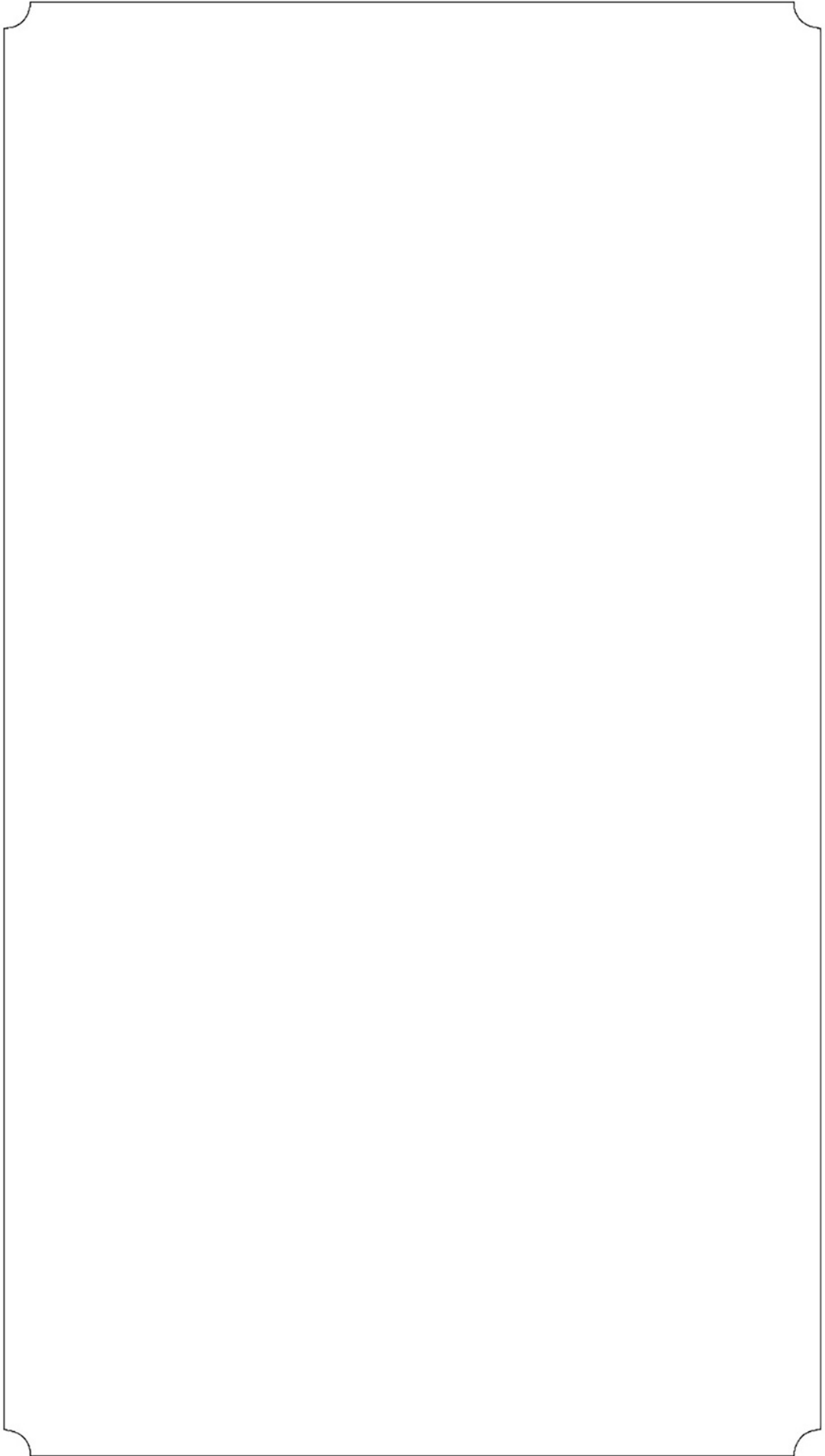
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Deuxième jour
Après-midi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'oraison, nous n'apprendrons pas des méthodes pastorales. Cela viendra après, dans la réflexion que nous mènerons avec les autres prêtres et avec les laïcs. Mais sans la méditation de l'Évangile, notre pastorale risque fort de rester une affaire de méthode. L'oraison prépare notre cœur à opérer un vrai discernement spirituel, qui sera certes le fruit de nos analyses et de nos projections sur l'avenir, mais en même temps le fruit d'un compagnonnage avec le Pasteur à l'école duquel nous nous mettons, et auprès duquel nous apprenons que toutes nos méthodes pastorales doivent se laisser traverser par les mystères du Christ.

L'oraison qui installe peu à peu dans notre vie le goût de ce compagnonnage nous orientera peut-être vers une *lectio divina* plus habituelle ; et peut-être aussi vers une lecture savoureuse d'un maître spirituel dont nous deviendrons peu à peu non pas forcément les spécialistes, mais au moins les familiers. Il est toujours bon de lire non seulement l'Écriture mais aussi ceux qui, à leur manière, ont mis en œuvre l'Écriture.

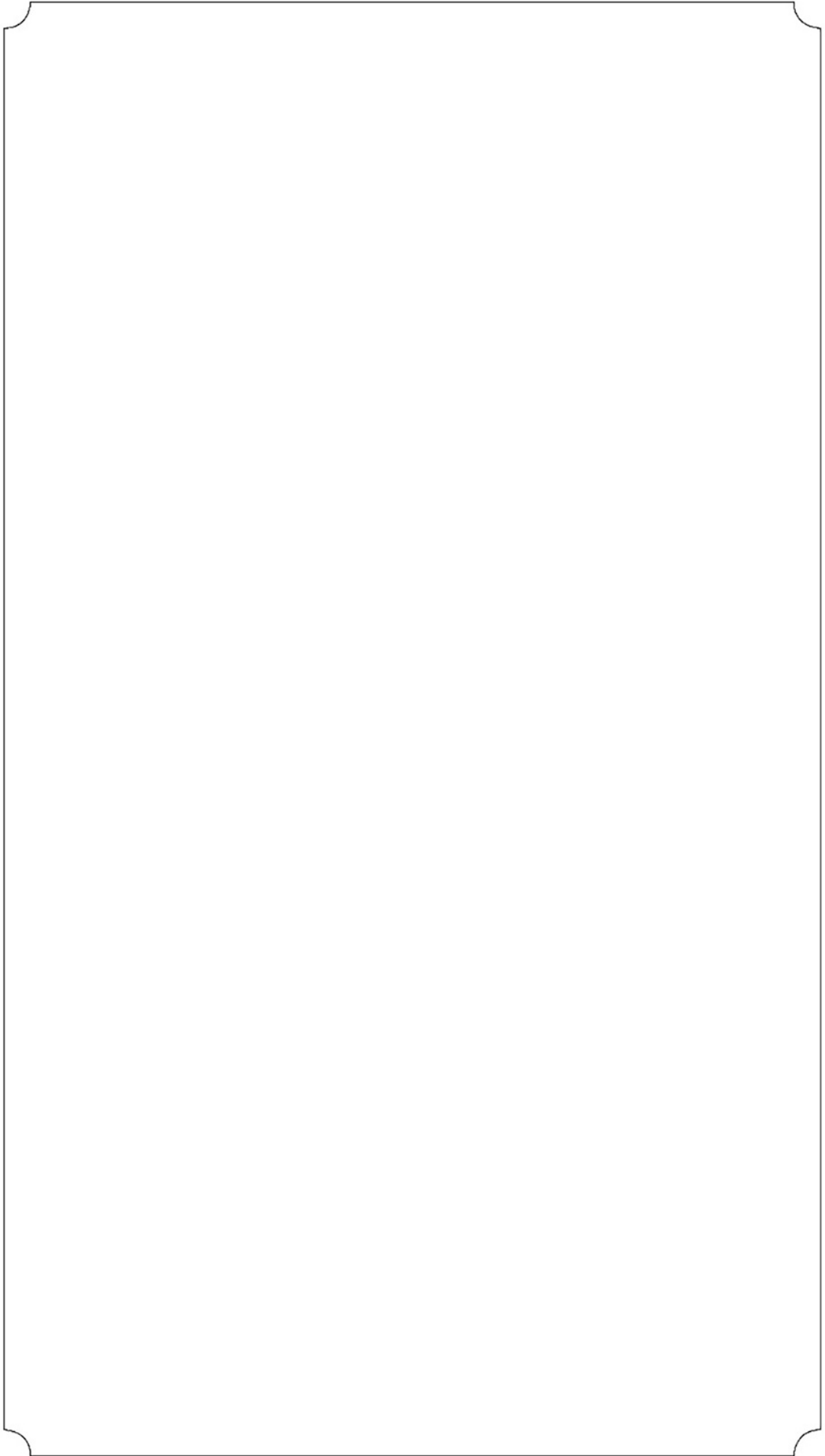
Pour la prière :

Mt 6,9-13 ; 7,7-12 ; 8,19-21 ; 26,30-47

Lc 10,38-42 ; 11,1-13

Jn 17

Je note...



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'aimer et non comme une dévalorisation de nos capacités affectives. Qu'il comporte un renoncement est évident. Le nier serait de la naïveté. Que ce renoncement soit inscrit au cœur de la vie des prêtres comme une blessure toujours ouverte fait partie du célibat lui-même. Cette blessure est paradoxalement à la fois le signe de la capacité d'aimer et la brèche par laquelle celle-ci devient ouverte à toute personne rencontrée. Le vrai renoncement ne replie pas sur soi, il ouvre au contraire à la rencontre des autres. C'est le moyen de le discerner. Il entraîne avec lui la joie du don, qui n'est pas exubérance ou enthousiasme passager, mais la paix silencieuse de qui s'est donné et ne se reprend pas.

Ce qui n'est pas contradictoire avec des moments plus difficiles, des étapes à franchir où la nature gémit dans l'enfantement de l'homme qui veut accomplir le don qu'il a fait une fois pour toutes. Il faut accepter l'absence de l'autre qui nous aurait complété, figure inconnue ou peut-être autrefois entrevue mais laissée pour l'Autre et les autres, figure aperçue au cours des aléas de la vie et qui, sans même qu'on s'en rende compte parfois, nous révèle notre aptitude à séduire ou à nous laisser séduire, tant il est vrai que la chasteté est un combat dans lequel il convient d'être vigilant, sans avoir toujours peur de soi ou des autres. Il faut accepter aussi l'absence de paternité charnelle, ce don merveilleux que connaissent les gens mariés par lequel on peut se retrouver dans un autre tout en le conduisant vers sa propre dimension d'homme ou de femme adulte qui prend peu à peu sa pleine liberté par rapport à nous.

Dans l'éducation, parfois ô combien difficile, de leurs enfants, les gens mariés nous apprennent à ne pas reprendre ce que nous avons donné en choisissant le célibat, à ne pas être possessifs, jaloux, susceptibles. Du moins nous nous aidons mutuellement,

car eux aussi sont tentés, comme nous. Le célibat est beau, comme l'est aussi d'une autre manière l'amour conjugal, quand il cherche de plus en plus à devenir délicat, profondément respectueux de l'autre, vraiment détaché et pleinement amical. Jean-Baptiste est sans doute pour cela un bon maître, lui qui voulait diminuer pour que Jésus grandisse, lui qui montrait Jésus à ses disciples et les laissait partir à sa suite.

Mais l'image la plus parfaite n'est-elle pas celle de Jésus lui-même ? Devant les mises en question du célibat (et pas seulement celui des prêtres) on cherche spontanément à formuler des arguments qui le justifient. On oublie que Jésus était célibataire et qu'il n'est pas un argument, mais une personne que l'on aime et qui invite certains d'entre nous à l'imiter jusque-là. Le célibat pour le Royaume ne peut être que la suite de celui qu'on aime et dont on se sait aimé. Si le célibat consiste à laisser se déployer notre capacité d'aimer toute personne qui se trouve sur notre chemin, et particulièrement pour nous, prêtres, tous ceux dont nous avons reçu la charge pastorale, nous ne pouvons ainsi apprendre à aimer qu'auprès de celui qui l'a « appris » lui-même auprès de son Père. C'est pourquoi la prière et la méditation de l'Évangile ont quelque connivence avec le célibat. L'un ne va pas sans les autres, sinon il se coupe de sa source. Et celle-ci est le Christ lui-même qui a donné sa vie dans le célibat.

En terminant, je voudrais vous donner à méditer ce texte plein de délicatesse du Père jésuite Jacques Guillet. Il s'agit d'un commentaire du passage de l'évangile de Luc sur la rencontre entre Jésus et Marie-Madeleine chez le pharisien, en Lc 7,39-44. Le Père Guillet part de la phrase de Jésus : « Tu vois cette femme ».

Cette femme qu'on ne regarde que pour la désirer ou la condamner,

Jésus la regarde mettre à ses pieds tout ce qu'elle utilisait si bien pour séduire : ses larmes, ses cheveux, son parfum ; à ce geste si profondément féminin, le Christ est lui-même profondément sensible et ne cache pas son émotion et son admiration, mais il en livre aussi le secret miraculeux de pureté. Il n'y a plus ici de femme faite pour séduire, ni d'homme triomphant, fier de laisser éclater sa victoire. Il y a un cœur perdu qui, d'un seul coup, est allé jusqu'au bout de l'amour, et un cœur assez chaste pour avoir su le reconnaître, l'atteindre et le libérer¹.

Pour la prière :

Mt 19,10-13 ; 19,27-30

Lc 7,39-44 ; 18,28-30

Ga 3,23-29

1Co 7,25-40

¹. *Jésus-Christ dans notre monde*, Paris, DDB, 1974, p. 45.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre existence ? Dieu ne peut pas nous rejoindre si notre solitude demeure orgueilleuse et sûre d'elle-même.

La solitude apostolique

Il y a une troisième forme de solitude, celle des chrétiens qui tentent de communiquer leur foi et qui ne reçoivent pas d'écho. On peut l'appeler « la solitude apostolique ». Une des caractéristiques de la foi, c'est d'éprouver le besoin de se dire, de se communiquer. La foi est missionnaire par essence. La vie apostolique n'est pas un « plus » ; elle ne vient pas après la foi, elle est au cœur de la foi. Il manquerait quelque chose d'essentiel à la foi qui ne serait pas animée par le désir de se répandre, de communiquer autour d'elle la « joie de croire ». Dans une société où l'indifférence religieuse est largement régnante et où les réflexes spontanés ne sont plus chrétiens depuis déjà bien longtemps, le chrétien se sent seul. Les communautés chrétiennes ressentent aussi cette solitude dans la mesure où elles ne veulent pas être seulement des lieux de refuge où l'on se préserve de l'indifférence du monde et où on oublierait temporairement le désert de Dieu qui nous environne. Ce désert de Dieu, nous devons l'emmener avec nous à l'Eucharistie pour qu'il soit un stimulant, un aiguillon en même temps qu'une blessure, une souffrance. Certes l'Eucharistie doit nous permettre de nous reconforter les uns les autres, mais elle doit d'abord conforter notre désir apostolique.

La situation que nous venons d'évoquer est générale aujourd'hui en Europe. Elle touche tous les chrétiens. Elle nous atteint peut-être particulièrement comme prêtres, puisque nous avons misé toute notre existence sur Celui que nous aimerions voir reconnu et aimé, et qui paraît si éloigné des préoccupations de tant et tant de personnes. On pourrait dire que nous avons

d'abord la responsabilité de soutenir les communautés chrétiennes. Mais nous voulons aussi les voir missionnaires, et leurs difficultés en ce domaine sont aussi les nôtres. Des générations de prêtres ont vécu douloureusement cette solitude apostolique, en voyant peu à peu s'étioler les communautés auxquelles ils avaient été envoyés, parce que la foi ne se transmettait plus et parce que les moins convaincus partaient les uns après les autres sur la pointe des pieds. Avec parfois cette question lancinante : qu'est-ce que nous n'avons pas fait, qu'est-ce que nous avons manqué pour qu'il en soit ainsi ?

De manière générale, les gens nous aiment bien. Même lorsqu'existe un fond d'anticléricalisme, ils nous trouvent plutôt sympathiques. Parce que nous avons une certaine culture et que nous jugeons habituellement des événements et des personnes avec nuance et respect. Mais aussi et surtout parce que nous les écoutons, parce que nous sommes sensibles à ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux ; et également parce que nous avons un regard particulier sur les situations de pauvreté. Il est vrai que les révélations d'abus divers ont introduit une certaine méfiance, un doute. Mais les gens sont aussi capables de ne pas englober tout le monde dans la même réprobation et de juger sur pièces.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas là seulement pour « être bien avec les gens ». Cela est préférable, c'est sûr, en raison de l'image plutôt bonne que l'Église donne d'elle-même à travers nous. C'est une manière de « préparer les chemins du Seigneur ». Mais nous aimerions bien tout de même que ces chemins aboutissent un jour quelque part et qu'ils ne restent pas indéfiniment des chemins qui finiraient par devenir des voies sans issue. Cette souffrance est inscrite dans nos vies et il faut qu'elle le soit si nous voulons garder notre dynamisme

apostolique. Nous l'éprouvons particulièrement à l'occasion des préparations de baptême et de mariage, où nous sentons parfois les gens si loin.

Un texte évangélique qui peut nous aider alors se trouve au chapitre 6 de l'évangile de Jean, lorsque Jésus, déçu profondément par la réaction de ceux qui ont bénéficié de la multiplication des pains, se retire seul dans la montagne. La déception apostolique est inscrite au cœur de la vie de Jésus : « Vous me cherchez non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain », leur dira-t-il le lendemain. Ils n'ont rien compris, ils se sont approprié le don de Dieu. Ils ont fait de Jésus un boulanger-thaumaturge. C'est alors qu'après avoir demandé à ses disciples de passer de l'autre côté du lac, il se retire dans la montagne, tout seul. La montagne est le lieu où l'on prie, c'est le lieu où Moïse a rencontré Dieu et où il lui a parlé du peuple. On peut penser que Jésus a parlé du peuple à son Père, qu'il lui a présenté à la fois sa déception et son instante prière, qu'il a abandonné entre les mains du Père tous ces gens qui le suivaient mais qui ne croyaient pas vraiment en lui.

Pendant ce temps-là, les disciples ramaient sur une mer difficile, et Jésus n'était pas là. Ils étaient pris de peur, tant il est vrai que son apparente absence peut troubler les siens. Ne nous a-t-il pas abandonnés ? Et peut-être même jusqu'à cette question : ne nous sommes-nous pas trompés ? Et voici que Jésus les a rejoints. « C'est moi, n'ayez pas peur. » Jésus ne nous a-t-il pas rejoints ainsi souvent, alors que nous avons peur d'avoir largué les amarres pour rien ? Il nous a donné un signe de sa présence. Et puisqu'il est là, n'ayons pas peur en effet. C'est son affaire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ensemble des prêtres en activité à leur responsabilité, le conseil presbytéral ne se distinguant plus de l'ensemble du clergé « actif » du diocèse.

Vouloir et instituer le dialogue

Pour vivre cette responsabilité commune dont nous venons d'évoquer l'extension que lui a donnée le Concile Vatican II, il faut dépasser l'obstacle que constituent habituellement les différences entre les générations et essayer d'instituer un véritable dialogue intergénérationnel. Sinon, nous ne prenons pas en charge ensemble notre ministère au service de notre diocèse. Il est normal qu'il y ait des tensions ; que ces tensions se transforment en conflits permanents et insolubles ne l'est pas. Qu'elles donnent lieu à des ignorances mutuelles entretenues et considérées comme définitives ne l'est pas non plus. Pour sortir de ce qui peut devenir rapidement une impasse, nous proposons une piste qui surprendra peut-être, mais qui pourrait s'avérer féconde.

Par la médiation de l'histoire

Pour comprendre la profondeur des changements qui se sont produits dans le ministère et la vie des prêtres, il faut accepter de faire un peu d'histoire, de ne pas rester le nez dans le guidon, collés à ce que nous vivons aujourd'hui sans prendre aucun recul. On ne voit le relief que si on s'éloigne un peu. On ne perçoit les mouvements de l'histoire qu'en prenant un peu de distance par rapport aux situations auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui. La limite des anciens, c'est qu'ils n'ont pas toujours vu le temps passer et qu'ils en sont encore à régler de vieux problèmes, de vieux conflits auxquels les jeunes ne sont même pas sensibles. La limite des jeunes, c'est qu'ils se

laissent emporter par l'incroyable rapidité du temps d'aujourd'hui, et envahir par la multitude des réseaux dans lesquels ils sont impliqués. Les anciens courent après le temps qui les déborde, les jeunes ne le maîtrisent plus. Et si nous nous arrêtons un peu ensemble. S'arrêter simplement pour réfléchir aux enjeux de ce que nous avons fait dans le passé et de ce que nous faisons aujourd'hui. Non pas pour nous justifier, mais pour nous comprendre nous-mêmes d'abord et pour comprendre les autres. S'arrêter pour nous approprier notre propre action, savoir pourquoi nous nous engageons dans telle ou telle direction, ne pas nous laisser emporter par telle ou telle idéologie, éviter les comportements réactionnels, ne pas nous laisser entraîner par le prurit de l'action. Avoir le courage et la liberté de nous écouter les uns les autres pour nous juger moins durement et surtout moins sommairement. Et pour cela, nous mettre à faire ensemble un peu d'histoire, surtout de l'histoire contemporaine. Qu'il y ait des ruptures, des changements d'orientation dans la pastorale, n'est pas un problème. Cela s'est toujours produit tout au long de l'histoire. Les conciles ont constitué sur ce point des étapes majeures dans l'histoire de l'Église, franchies souvent non sans mal et sans « casse ».

Prenons un exemple assez brûlant. L'après-concile Vatican II, doublé de l'effervescence des années 1970, a vu se produire la quasi-disparition d'un certain nombre de « dévotions », pourtant très traditionnelles dans l'Église, telle que l'adoration du Saint-Sacrement. Et voilà que plusieurs décennies après, celle-ci est revenue en force, entourée parfois de manifestations qui paraissent bien excessives à ceux-là mêmes qui ont continué de la pratiquer. Or l'histoire peut nous aider beaucoup dans la compréhension de ce phénomène. En 1968, paraissait un ouvrage qui eut un très grand retentissement dans l'Église de France et chez beaucoup de prêtres français : *La Joie de croire*,

où se trouvaient rassemblés un certain nombre de textes spirituels majeurs de Madeleine Delbrêl, aujourd'hui reconnue comme Vénérable par l'Église. Parmi ces textes, un de ses grands textes missionnaires que nous avons déjà évoqué à propos de l'Eucharistie : *Pourquoi nous aimons le Père de Foucauld*. Or ce texte, qui datait de 1946, était republié dans cet ouvrage, amputé de toute sa partie eucharistique ce qui est tout de même un comble quand il s'agit du Père de Foucauld, dont on connaît la dévotion à l'Eucharistie et la place que prenait dans sa vie l'adoration eucharistique. On ne peut s'empêcher de penser que les éditeurs d'alors ont sacrifié à la mode du moment. L'adoration eucharistique n'était plus en vogue, le temps était venu d'agir, de participer à l'évolution de la société en vue d'une plus grande justice envers l'humanité tout entière. Les éditeurs de *La Joie de croire* ont-ils considéré que dans sa partie eucharistique, ce texte de Madeleine Delbrêl était dépassé ? Nous ne le savons pas. En tout cas, ils l'ont passé sous silence. Aujourd'hui, il apparaît au contraire d'une grande actualité. Il faut savoir gré à Madeleine Delbrêl d'avoir gardé, à la suite de Charles de Foucauld et dans le sillon missionnaire qu'il avait tracé, l'adoration eucharistique comme une pratique tout à fait recommandable pour les chrétiens.

Mais il n'est pas certain qu'elle aurait été très à l'aise avec certaines manières de la vivre, faisant, semble-t-il, plus appel à la sensibilité qu'à la foi et lui donnant parfois une dimension démesurée vis-à-vis de laquelle les plus grands fidèles de l'adoration eucharistique ont toujours été réservés. Sur ce dernier point, un des grands maîtres de l'École française de spiritualité, M. Olier était toujours partisan d'une certaine sobriété, pour éviter de la mettre au-dessus de la célébration eucharistique elle-même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous avons à faire, accepter de faire un tri, d'établir une hiérarchie dans la multiplicité de nos sollicitations, et accepter de les exécuter l'une après l'autre, tranquillement, sans nous presser, en donnant à chacune d'elles tout son poids, toute son importance, toute sa valeur devant Dieu. Apprendre à goûter l'instant présent comme le lieu où le Seigneur se donne et appelle en même temps. Apprendre aussi à renoncer à certaines tâches, à accepter de ne pas pouvoir les accomplir, et chercher en même temps comment d'autres pourraient nous y suppléer. Oser parler de tout cela entre nous prêtres pour voir comment nous pourrions nous entraider ; oser en parler avec les laïcs pour voir avec eux comment telle ou telle activité qui relève de la responsabilité de toute la communauté ecclésiale pourrait être prise en charge autrement que par nous seuls.

Veiller sur la communauté

En disant cela, nous ne cherchons pas la solution miracle. Car le travail avec les laïcs a aussi complexifié notre ministère. Il est en effet venu modifier de façon radicale notre manière de l'exercer. Attention, nous n'avons pas seulement ajouté un paramètre à l'ensemble de nos tâches. En tout cas, ce nouveau paramètre doit être bien compris : nous ne sommes plus évidemment dans le cadre d'un service rendu par les laïcs comme cela a toujours été le cas, mais qui aujourd'hui serait particulièrement mis en valeur. La collaboration avec les laïcs, qui n'est pas nouvelle loin s'en faut, a changé de nature, au sens où elle est devenue maintenant organique. Ce qui signifie qu'elle n'est plus un choix, justifié par les circonstances ou la décision des prêtres, mais une nécessité qui s'explique par la nature même du laïcat. Les prêtres ne peuvent plus se passer de la collaboration des laïcs, pas plus que l'évêque ne peut se

passer de la collaboration du presbyterium de son diocèse. C'est en vertu de ce qu'ils sont par leur baptême que les « fidèles laïcs » doivent, et pas seulement peuvent, être associés à la vie des paroisses et mouvements auxquels ils appartiennent. Sans oublier que d'autres facteurs dans le renouvellement des ministères viennent rendre aussi nos relations à la fois plus riches et plus complexes : la collaboration avec les diacres permanents, avec les personnes consacrées, religieux et religieuses entre autres.

Ici, l'auteur de ces lignes a plutôt envie de s'excuser d'enfoncer ce genre de porte ouverte. Mais si la théorie paraît assez claire pour tout le monde, elle ne semble pas être toujours passée dans la pratique. Il semble que, parfois, pour certains d'entre nous au moins, les difficultés se concentrent pour l'essentiel sur une question d'identité, à l'intérieur de laquelle se pose la question de l'autorité. S'il faut discuter de tout, si nous ne pouvons pas prendre orientations et décisions sans consulter les laïcs, qu'en est-il de notre identité de prêtres et que devient l'autorité qui nous a été conférée par notre ordination ? Cette peur qui peut s'emparer de tel ou tel d'entre nous, et pas seulement parmi les plus anciens qui ont traversé bien des crises et des changements, est sans doute à examiner de près. Elle peut révéler une conception de l'autorité qui s'identifierait au pouvoir de décider. Mais une véritable collaboration ne nous engage-t-elle pas à une autre manière d'exercer l'autorité ? Une manière moins sécurisante peut-être dans l'immédiat, mais plus féconde, moins aisée à mettre en œuvre mais plus efficace pour constituer une communauté.

Celui qui craint toujours de perdre son autorité risque de bloquer l'expression des autres et d'empêcher leurs initiatives. Celui qui donne la parole et suscite les responsabilités, montre

qu'il n'est pas jaloux de son autorité. Il l'exerce de manière différente, en mettant les autres à l'œuvre, en faisant confiance à leurs talents et à leur capacité d'initiative. Nous l'avons déjà évoqué dans un entretien précédent, on a pu constater, depuis longtemps déjà, que les nouvelles conditions d'exercice du ministère engageaient de plus en plus les prêtres vers une forme de veille sur les communautés dont ils ont la charge pastorale. L'évêque est l'évêque dont parle le Nouveau Testament, celui qui veille sur l'Église locale, sur son lien avec l'Église universelle, sur l'authenticité de la Parole qui y est annoncée, sur son unité, sur son dynamisme missionnaire. Sans faire de chaque prêtre un petit évêque (chacun son rôle) sur un territoire restreint, n'y aurait-il pas quelque analogie entre le rôle épiscopal et le rôle des prêtres ? Veiller à ce que le plus de chrétiens possible se sentent responsables de la communauté, veiller à ce que les éventuels conflits se résolvent à la fois dans la vérité et la charité, dans le respect des uns et des autres, et sans concession sur le vrai, veiller à ce que les diverses sensibilités trouvent à s'exprimer sans vouloir s'imposer aux autres, veiller à ce que la Parole soit à la fois annoncée et méditée.

On pourrait continuer ainsi. On voit que cette attitude de veille n'est pas une attitude passive, bien au contraire. Elle suppose de stimuler et de solliciter sans cesse les chrétiens à développer leur vie chrétienne, à déployer tous leurs talents en les mettant au service de la communauté. Celle-ci a besoin de l'intelligence et des efforts de tous. Elle suppose chez les prêtres une attention aux charismes des uns et des autres, une capacité d'encouragement, un dynamisme intérieur qui fait tomber les obstacles, diminue les peurs. On le sait, la véritable autorité consiste à faire croître, et celui qui fait croître s'engage le premier sur un chemin de croissance. Être investi de l'autorité,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour la gloire de Dieu et le salut du monde

Un peu d'histoire

Il fut un temps lointain où l'on pensait que seuls l'annonce et l'accueil de l'Évangile pouvaient assurer le salut éternel des personnes qui, à travers le monde, et elles étaient nombreuses, n'avaient jamais entendu parler du Christ. Certes, il y avait à ce sujet des débats entre les théologiens. Tout le monde ressentait le côté injuste de cette position. Comment pouvaient être condamnés des gens qui avaient été engendrés au mauvais endroit de la planète ? On imaginait donc pour eux des « solutions » moins dures et adaptées à leur situation.

Cette conception mettait la pression sur l'ardeur apostolique des chrétiens. Sauver ces personnes de bonne volonté auxquelles l'Évangile était étranger était une motivation considérable pour ceux qu'on appelait les « missionnaires » et qui partaient dans des terres autrefois inhospitalières, souvent sans espoir de retour. Que d'hommes et de femmes généreux ont ainsi donné leur vie pour que d'autres soient sauvés ! Partir était une nécessité si l'on voulait que le plus possible de personnes accède à la vie éternelle par la connaissance et l'adhésion à Jésus-Christ. L'Église est grandement redevable à ces personnes dont la générosité a permis l'implantation de l'Évangile dans le monde entier.

Jusqu'au jour où le Concile Vatican II a dirimé les débats. La vision grandiose d'un Dieu qui veut sauver l'humanité tout entière domine la rédaction de la Constitution sur l'Église, *Lumen Gentium*, et pour les Pères conciliaires, le Christ demeure celui en qui le salut se réalise. Ce sont les deux piliers

sur lesquels s'appuie désormais la vie apostolique de l'Église. Tout homme, qu'il soit chrétien ou non, s'il est sauvé, est sauvé par le Christ. Qu'il adhère au Christ consciemment, ou qu'il soit simplement orienté vers lui sans le connaître, il entre dans l'orbite du Sauveur de l'humanité :

... ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience le leur révèle et la leur dicte, ceux-là peuvent arriver au salut éternel. À ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut. En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que finalement il ait la vie¹.

Toute personne humaine est donc sous la grâce et cela doit entraîner de notre part un très grand respect. Mais cette affirmation qui élargissait considérablement les limites du débat théologique ne venait-elle pas mettre en question l'évangélisation elle-même ? Si tout le monde peut être sauvé, est-il nécessaire de lui annoncer l'Évangile ? Mieux vaudrait peut-être laisser Dieu s'arranger avec lui dans le secret de sa conscience. Il est possible que ces phrases du Concile Vatican II aient désamorcé des dynamismes apostoliques plus généreux que théologiquement fondés. Le respect de l'intimité de la conscience des autres dans leur dialogue avec Dieu, implique-t-il que je laisse ce dialogue se poursuivre sans chercher à y intervenir ? Évidemment non, sinon toute action évangélisatrice serait mise en question. Or, immédiatement après le passage de *Lumen Gentium* que nous venons de citer, le texte conciliaire parle du caractère missionnaire de l'Église et l'affirme justement d'autant plus qu'il professe avec une conviction renouvelée que

le salut est offert universellement par Dieu.

L'accomplissement de l'homme

Le texte conciliaire poursuit ainsi son cheminement : le souffle missionnaire dans l'Église est le souffle de l'Esprit Saint et n'a qu'un objectif : porter à son achèvement ce que Dieu a entrepris en chaque personne humaine, même lorsqu'elle ne croit pas.

Son activité n'a qu'un but : tout ce qu'il y a de germes de bien dans le cœur et la pensée des hommes ou dans leurs rites propres et dans leur culture ; non seulement ne pas le laisser perdre, mais le guérir, l'élever, l'achever pour la gloire de Dieu, la confusion du démon et le bonheur de l'homme².

Le Concile Vatican II se situe dans la perspective traditionnelle selon laquelle le Christ est la plénitude de l'homme, l'homme parvenu à sa perfection, c'est-à-dire à la perfection de la charité dans le Christ crucifié qui pardonne et qui dans sa Résurrection enveloppe tous les hommes dans son amour.

L'accueil de l'Évangile est donc un accomplissement de l'homme, s'il est vrai que l'homme se réalise pleinement lorsqu'il aime de l'amour de charité. En ce sens-là, l'évangélisation est le plus grand service qui peut être rendu à l'humanité. Le Concile Vatican II a donc radicalement changé les perspectives anciennes. Quand les missionnaires partaient autrefois pour sauver ceux qu'on appelait les « infidèles », on pensait surtout à leur salut éternel. Aujourd'hui, notre attention est plutôt attirée par le salut qui se réalise dès aujourd'hui, sur cette terre pour l'homme qui trouve sa pleine liberté dans le Christ et qui participe à la construction de son environnement par cette liberté qui consiste à aimer. L'éternité n'est évidemment pas exclue ; sans elle à quoi servirait le salut d'aujourd'hui ? Mais elle apparaît davantage comme l'épanouissement final du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Accompagnement, présence et vérité

Une attitude pastorale qui devient commune

Dans le vocabulaire ecclésial, le mot « accompagner » a pris ces dernières décennies une place considérable. Mais comme il s'agit d'un mot aux applications multiples et qui n'oriente pas d'emblée vers une détermination précise, il a fortement contribué à entretenir le flou qui entoure un certain nombre de nos activités. « J'accompagne », disait en souriant un prêtre auquel on demandait de décrire son ministère, montrant par là qu'il n'était pas très au clair avec les responsabilités qui lui incombaient. Il ne faudrait cependant pas que nous mettions ce mot (avec la réalité qu'il recouvre) au rancart, sous prétexte qu'il manque de précision. Dans les périodes de mutation, on voit souvent ainsi apparaître des mots nouveaux qui disent quelque chose d'une réalité qui demeure confuse mais qui est en gestation, et dont les contours vont peu à peu se dessiner si nous acceptons de la laisser se développer et porter ses fruits.

À vrai dire, nous pratiquons depuis bien longtemps certaines formes d'accompagnement. Un aumônier de n'importe quel mouvement de laïcs est un accompagnateur. Il ne dirige pas la ou les équipes qui lui ont demandé de les aider dans leur cheminement. Ce sont les laïcs eux-mêmes qui sont responsables de leurs équipes. Il en va de même dans de nombreux services diocésains. La difficulté est venue lorsque les laïcs sont devenus responsables là où, par le passé, les prêtres étaient en première ligne ; par exemple dans les aumôneries d'hôpitaux, les aumôneries scolaires, ou les services diocésains de catéchèse ou autres. Nous sommes passés au statut d'accompagnateurs ; nous aidons à la réflexion de ces équipes

sur le service qu'elles remplissent, sur son impact sur la vie chrétienne de leurs membres, nous facilitons leurs prises de décisions concernant leurs orientations ou leur vie pratique ; mais ce n'est plus à nous que ces « laïcs en responsabilité », comme on dit, en rendent compte, mais plutôt à des instances diocésaines dont ils dépendent directement. Notre situation est à la fois très engagée à leur égard et en retrait. Très engagée parce que nous savons finalement beaucoup de choses sur la vie de ces équipes ; en retrait parce que nous y avons très peu de « pouvoir ». Cette situation demande beaucoup de tact, de discrétion, d'autant plus que les règles ne sont pas toujours les mêmes partout, et que dans un même diocèse on peut avoir affaire à des déterminations assez diverses quant à l'exercice des responsabilités. Tout cela contribue à cette complexification du ministère presbytéral dont nous avons déjà parlé, qui suppose une grande souplesse et des changements de logiciel auxquels nous n'étions pas toujours très préparés.

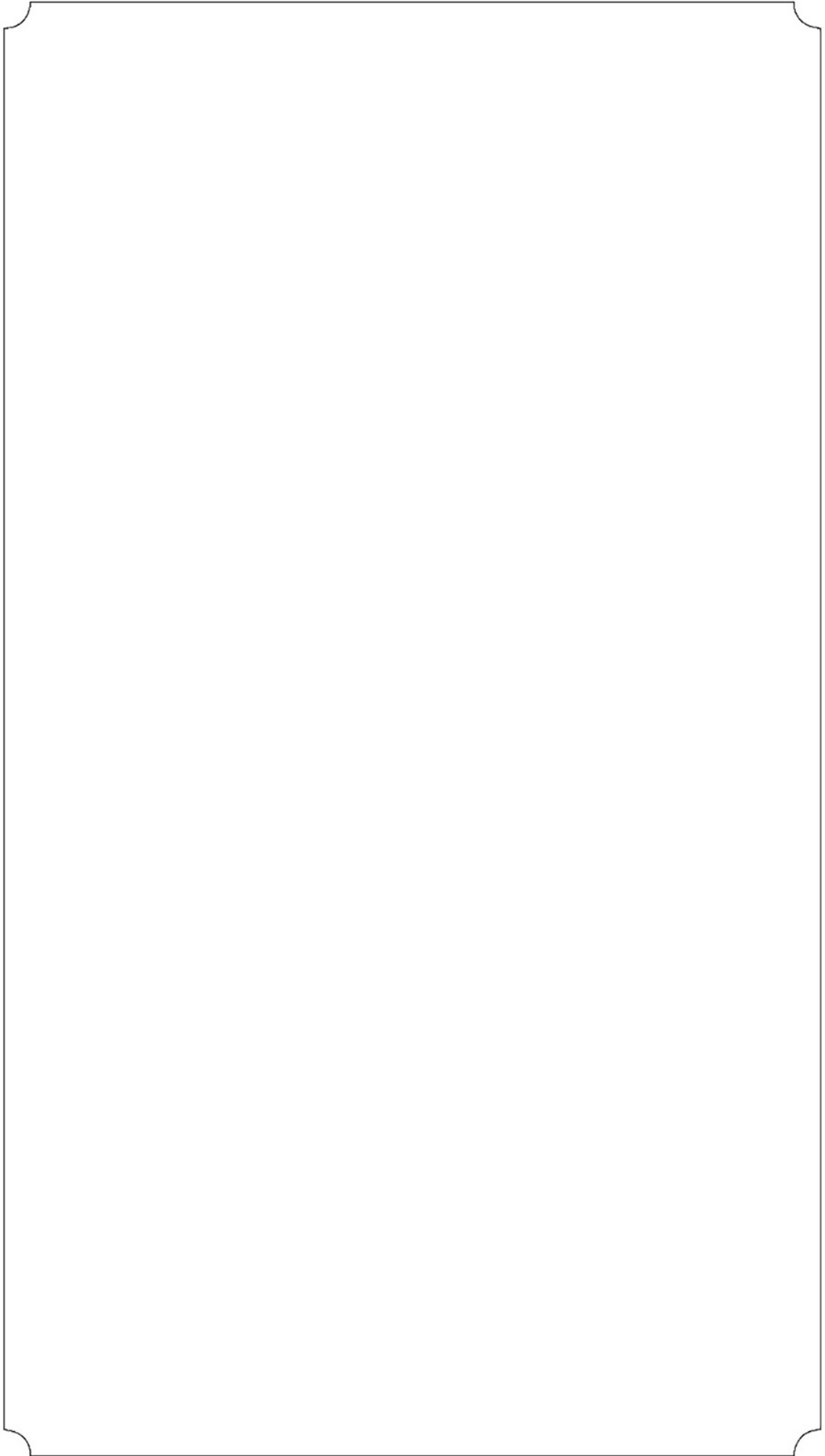
Accompagner est un mot chargé de sens. Il implique d'abord un mouvement : accompagner c'est faire un bout de chemin en compagnie de quelqu'un, lui tenir compagnie pendant un temps sur sa route. Cela pourrait rester dans le cadre d'une simple présence plus ou moins anonyme, mais pour nous, il s'agit aussi de soutenir, de donner courage et persévérance aux personnes que nous accompagnons. Plus profondément et d'un point de vue étymologique, accompagner, c'est partager le pain, ce qui suppose l'existence d'une certaine fraternité. C'est d'abord, pour nous chrétiens, le partage du pain de la Parole et de l'Eucharistie C'est aussi le partage de la vie quotidienne que nous nous confions les uns aux autres, dont nous nous disons les richesses et les peines, les heurs et les malheurs, les réussites et les échecs.

L'accompagnement suppose la confiance. Dans notre ministère, quand nous accompagnons ainsi des personnes en responsabilité, c'est le service qu'elles accomplissent qu'elles nous confient pour que nous les aidions à en percevoir la beauté, à y discerner le travail de l'Esprit Saint, à le remplir au mieux pour le bien de ceux et celles qu'elles y rencontrent.

Parfois frustrant parce que nous n'en avons pas la maîtrise, ce ministère d'accompagnement est une bonne école. Il nous apprend à écouter, à être attentifs non pas d'abord aux résultats, à l'efficacité, à l'organisation, au bon fonctionnement, qui ne relèvent pas prioritairement de notre responsabilité, mais surtout à ce que vivent les personnes dans leur travail pastoral, à la rencontre du Seigneur qu'elles font elles-mêmes dans leurs activités. Notre écoute peut les aider elles-mêmes à mieux écouter, à prendre en compte la dimension humaine et spirituelle de leur service. Qui sont ces jeunes ou ces malades auxquels elles ont affaire ? Pourquoi réagissent-ils ainsi ? Pourquoi se sont-ils fermés dans telle ou telle circonstance, et pourquoi au contraire se sont-ils confiés ? Qu'est-ce qui est engagé dans ce dialogue avec eux ? Et comment le poursuivre, comment aller plus loin ? Comment ce qu'ils ont entendu peut-il nourrir leur propre relation à Dieu ?

Ce ministère d'accompagnement de groupes de « laïcs en responsabilité » qui nous est demandé aujourd'hui de plus en plus, n'est pas si éloigné du ministère de l'accompagnement personnel, qui, lui aussi, fait l'objet d'une demande de plus en plus fréquente. Il peut en tout cas nous y préparer. Là aussi, il ne s'agit pas de « diriger », mais d'écouter pour que l'autre comprenne mieux ce qu'il vit, il s'agit de discerner le travail de l'Esprit Saint, de se livrer à lui plutôt qu'à l'esprit du mal qui est si subtil. Cela peut faciliter chez nous une prise de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Sixième jour
Après-midi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Conseils

Introduction

Premier jour – Matin

Jésus et les Douze

Premier jour – Après-midi

Dans une Église humiliée

Deuxième jour – Matin

À la recherche de notre identité

Deuxième jour – Après-midi

L'Eucharistie

Troisième jour – Matin

Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu

Troisième jour – Après-midi

Célibataires pour le Royaume

Quatrième jour – Matin

La solitude

Quatrième jour – Après-midi

Ô quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum
(Ps 132)

Cinquième jour – Matin

Les prêtres sont-ils devenus des PDG ?

Cinquième jour – Après-midi

Pour la gloire de Dieu et le salut du monde

Sixième jour – Matin

Accompagnement, présence et vérité

Sixième jour – Après-midi

La Vierge Marie

Pour aller plus loin, aux Éditions du Carmel :

– *La prière sacerdotale*, Robert de Langeac, coll. Vie intérieure, 2000

– *J'ai prié pour toi. Prière de Jésus, prière du disciple*, Bx Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, 2017

Collection Retraite spirituelle

Les ouvrages de cette collection offrent un accompagnement pour un temps de retraite spirituelle en solitude, chez soi ou dans un lieu de prière, selon un thème ou en lien avec une figure de sainteté. Chaque demi-journée est nourrie par un petit enseignement, suivi de suggestions de lectures et d'une sélection de prières.

1. *Marie et Abraham. « Lève les yeux et regarde... »*, Pierre-Marie Salingardes, 2018
2. *Léonie Martin, la faiblesse transfigurée*, Joël Guibert, 2018
3. *Jean de la Croix, L'heureuse aventure*, Didier-Marie Golay, 2018
4. *Prière de l'âme amoureuse*, Peter Van Schaick, 2019
5. *Avec Mariam, entrer dans la joie de l'Esprit*, William-Marie Merchat, 2019
6. *Quand vous priez, dites...*, Didier-Marie Golay, 2019
7. *Avec Marie Guyart de l'Incarnation*, Thérèse Nadeau-Lacour, 2020
8. *La petite voie de Thérèse*, Jean-Gabriel Rueg, 2020
9. *Le Cantique spirituel de Jean de la Croix*, Pierre-Marie Salingardes, 2021